

## Quelques notes sur des *Objets de dérive*

Marjolaine Hébert

Volume 7, Number 3, Spring 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1174ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

### ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Hébert, M. (1991). Quelques notes sur des *Objets de dérive*. *Espace Sculpture*, 7(3), 19–21.



Quelques notes sur des  
*Objets de dérive*

Marjolaine Hébert

Natalie Roy, *L'arbre*, 1990. Bois,  
parafine, éponge. 1,85 m x 1,90 m  
x 90 cm (approx.).

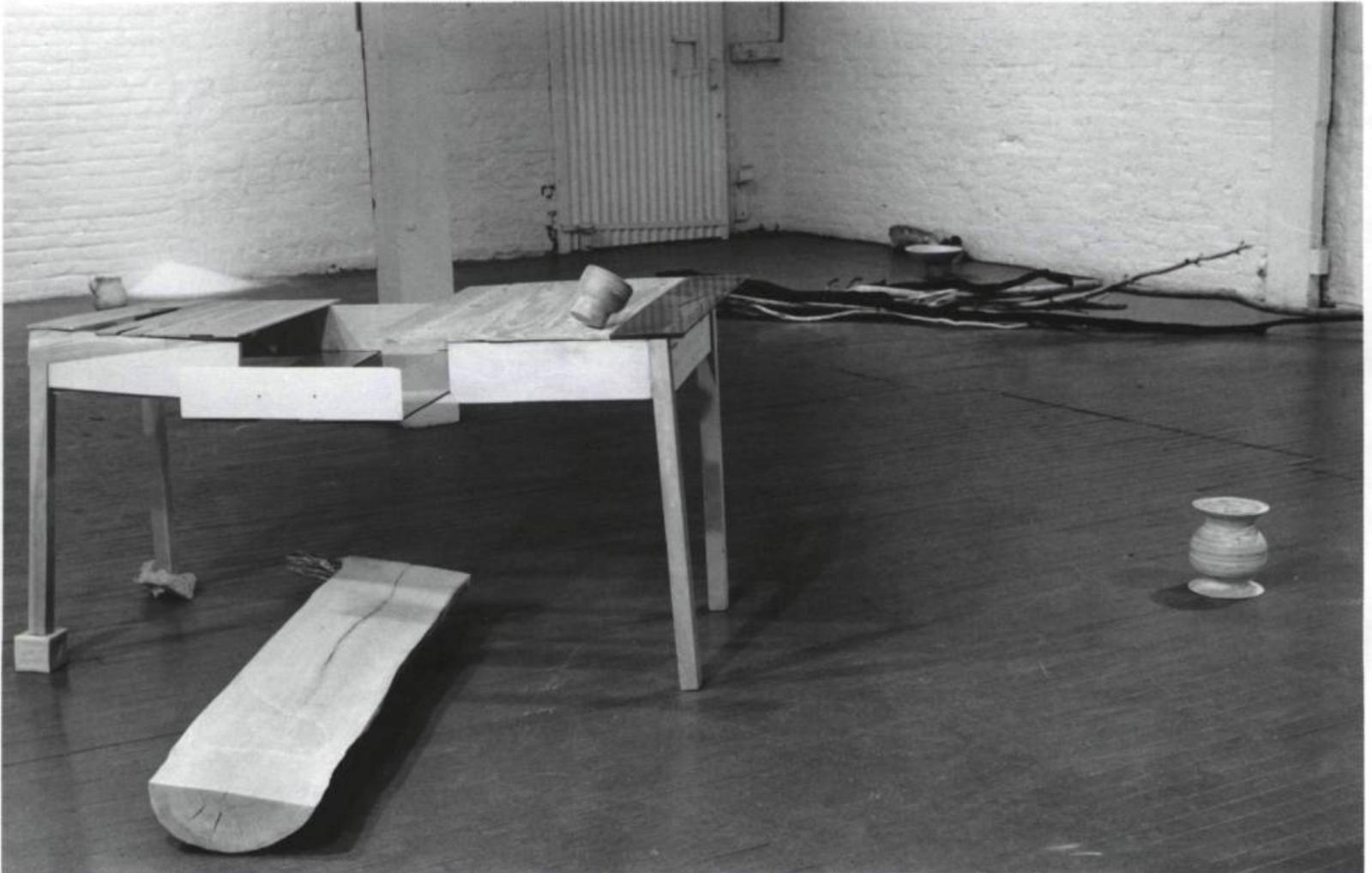
La Galerie L'Oeil de Poisson présentait du 22 novembre au 9 décembre 1990 le plus récent travail en sculpture de Natalie Roy sous la forme d'une installation intitulée *Objets de dérive*.

Une dérive douce et «cahotée», à la fois du corps, des sens et de l'esprit : des objets et des ensembles d'objets, certains situés près des murs, d'autres au centre de la pièce et dans les coins qui, dans l'espace de la galerie, punctuaient une lecture anarchique et aléatoire.

Une table, et plus loin une armoire. Toutes deux

devant, déposé obliquement, un amas de branches fines et très longues (plus de quatre mètres) dont plusieurs sont noircies. Que fait un bol dans cet ensemble? Il parle des différents états du bois : bois tourné, branches minces, bois de chauffage. Mais aussi cet ustensile, tout comme les meubles, dénote une volonté de déstabiliser, déjouer l'usure et la lourdeur du quotidien, réinventer, oxygéner notre rapport aux choses, les soustraire à l'utile et casser l'indifférence.

Les brocs (ces récipients hauts à col resserré, munis



Natalie Roy, *Objets de dérive*, 1990. Bois, verre, savon, éponge, sel. Vue partielle de l'installation à la galerie L'Oeil de Poisson.

aux contours disloqués, comme évanescentes, décousues dans leurs structures par les ruptures et les oppositions de matières : verre, paraffine, éponges, pains de savon, et de multiples essences de bois. Des matières tendres ou translucides, ou pâles. Elles semblent s'ébranler et frémir, ces muettes de notre civilisation : «L'armoire enfin veut parler...»<sup>1</sup>. Les tiroirs sont absents, ne reste que le diaphane des choses.

Ces meubles s'allègent alors que certains ustensiles se figent et se sacralisent dans cet état pur de la vaisselle immaculée, comme ce grand bol tourné dans une seule pièce de bois, soulevé du sol par un pain de savon, ne parlant plus que de ses courbes parfaites. Derrière lui, adossée au mur, une bûche quelconque, d'une taille... à mettre au feu. Et

d'un bec évasé et d'une anse) font ainsi, depuis près d'un an, l'objet d'une série de moulages. Des moulages qui entretiennent des rapports au corps sans cesse renouvelés par l'emploi de matières diverses et inusitées. Il y en eut en cire, tapissés à l'intérieur de duvet et de plumes, puis en sucre d'orge. L'artiste présentait alors ces récipients sur des tables. Dans *Objets de dérive*, ceux-ci sont déposés à même le sol et situés près des murs. Le premier, en savon stratifié de calcaire en son ventre, partage sa blancheur et sa taille avec une dune de sel toute proche, fragile et précaire dans son immobilité. L'autre, presque à l'opposé de la pièce, solitaire, est en béton sombre, fond tronqué à angle laissant apparaître le plancher. Il est fascinant de constater que, dans le temps, les matières se répondent : le duvet invitait la main, les



Natalie Roy, *Bois*, 1990.  
Bois. 28 x 17 x 19 cm.

fruits de cire blanchâtre, rosacée : pommes, citrons et poires tendres et lisses. Chairs jeunes et chairs abîmées, comme la vie et la mort indissolublement liées, réciproquement nécessaires : «Ce qui est intéressant surtout dans cet arbre, c'est cela. De ces moignons confirmés (de vieux infirmes, arthritiques) naissent des bouquets de premières communiantes ou de mariées. Du noirs retors, le blanc et le rose.»<sup>2</sup>

Ces mots sont ceux de Francis Ponge dont les écrits fascinent l'artiste. Il dit encore : «...les muets, la nature muette, les campagnes, les mers et tous les objets et les animaux et les végétaux. [...] Que je voudrais (qui se fasse entendre par ma voix), faire parler aussi haut que les hommes.»<sup>3</sup> Voilà bien l'intention, le désir et l'obsession qui unissent l'artiste et le poète : faire parler aussi haut que les hommes... Natalie Roy retrouve en Ponge sa faculté de révéler la poésie latente, le surprenant, le merveilleux dans des objets muets et anodins en apparence. C'est le cas de cette pièce de bois d'épave, mince et sinueuse en surface, fixée d'un clou au rebord de la fenêtre de la galerie et qui pend. Le liquide en rongant l'épave, en y laissant les traces de son passage incessant et fiévreux, a fait de ses sinuosités le reflet exact des enflures de l'eau qui se précipite tête première vers le bas. Une métaphore de la chute d'eau, une évocation puissante obtenue par

l'élégance fine et délicate au monde et au réel.»<sup>4</sup>, l'une des prémices du travail étant l'affirmation, la présence et les confrontations de la matière.

Chez Natalie Roy la matière est de plus une obsession et une sève qui provoquent la nécessité de faire, de fabriquer des objets et ainsi de transcender les plaisirs des sens par ceux de l'esprit, pour à la fois se dégager de leur empire et rassasier une autre part de soi. Comme le fait la nourriture par exemple, qui fut une composante importante dans ses oeuvres précédentes. Ainsi, le broc en sucre d'orge et les petits présentoirs de bois imbibés de cire fortement parfumée de cannelle qui supportaient quelques amandes. Ou le pain fait maison, ou encore les biscuits déposés sur des tables et le miel liquide s'écoulant d'un pot de cire sur l'une d'elles. Ces tables aux structures fragiles dans lesquelles on retrouvait, entre autres, des carrés de chocolat, exposées à L'Oeil de Poisson lors de *Espèces en voie d'apparition*.

*Objets de dérive* est en fait le point de rupture d'une longue série d'oeuvres odoriférantes, qui survient en partie par souci de l'artiste de faire des objets d'une plus grande solidité, d'une plus grande durabilité. Mais également comme un répit que l'on s'accorde avant de poursuivre. Car Natalie Roy affirme qu'elle n'en a «pas fini avec la nourriture, que ça va revenir», et je la crois! ♦

strates de calcaires aux arêtes vives la repoussent ; le sucre d'orge éphémère et fondant a cédé le pas au béton. Des matières fragiles ou menaçantes, des surfaces sensuelles ou repoussantes.

Une souche colossale s'impose ainsi au regard, déployant vers le haut ses racines amputées, exhibant des brûlures comme des morsures noires sur son corps mutilé. À ses pieds pourtant, un amas de

des moyens d'une simplicité déroutante.

Dans l'oeuvre de Natalie Roy, partout la matière s'impose. Elle se dit. Et pour apprécier cet art dans tout le vaste des sensations et des émotions qu'il suscite, il faut garder en éveil «...cette sensibilité à toutes les différences infra-minces que les sens de la perception se doivent de repérer et de construire inlassablement si l'urgence reste d'établir une intel-

1 Francis Ponge, *Nioque de l'avant-printemps*. Éd. Gallimard, 1983, p. 44.

2 Idem, p. 57.

3 Idem, p. 43-44.

4 Luc Lang, «...et ils connurent qu'ils étaient nus». (Notes à partir d'Anselmo et de Kounellis), *Artstudio, Regards sur l'Arte Povera*, no 13, été 1989, p. 40.